

LETTRE XLIII.

*A Dom G * * * , Prieur de la
Chartreuse de Rome.*

M. R. P.

Puisque vous m'ouvrez votre cœur sur ce qui se passe dans votre Communauté, je vous ouvrirai le mien avec la même candeur; & je vous dirai qu'il seroit à souhaiter, dans un Ordre aussi rigide que le vôtre, que les Supérieurs fussent plus communicatifs; qu'ils ne passassent point de semaine sans visiter leurs Religieux; qu'ils s'insinuaissent amicalement dans leur esprit; & qu'enfin par des conseils salutaires & par de tendres encouragemens, ils les aidassent à supporter le joug de la solitude.

Le Royaume de Jesus-Christ n'est pas le regne du despotisme. Il est aussi contraire à la Religion qu'à l'humanité, de faire des esclaves. Parce qu'on a fait vœu d'obéir à des Supérieurs, on ne s'est pas engagé à respecter leur humeur.

On s'imagine communément que la place de Supérieur est une place d'autorité qui consiste à commander, & à voir des Religieux tremblans & soumis; tandis qu'un Chef de Communauté est un homme qui doit se faire tout à tous, étudier les différens caractères, fonder les esprits, parvenir enfin à connoître ce qui nuit à l'un, ce qui est utile à l'autre, & ce que chacun en particulier peut accomplir.

Il y a tel Religieux qui n'a pas

besoin de parler, parce qu'il est naturellement taciturne; tel autre qu'un silence opiniâtre tue, parce qu'il est homme de conversation: & c'est alors qu'un Supérieur doit avoir différentes manieres de conduire: c'est alors qu'il doit excuser celui-ci plutôt que celui-là, si l'on fait quelques légères infractions à la Regle. Tout Ordre Religieux ne peut avoir un autre esprit que celui de Jesus-Christ, qui toujours doux, toujours humble de cœur, traita ses Disciples comme ses freres & ses amis, se disant leur serviteur, & en faisant réellement les fonctions.

La Regle seroit une marâtre, si elle punissoit impitoyablement ceux qui par une trop grande vivacité, ou par une trop grande len-

teur, se rendent coupables de quelques omissions. Il y a des Religieux qu'un Supérieur doit plus souvent visiter, parce qu'ils sont plus souvent tentés, & parce que la retraite leur est plus difficile à supporter. Ainsi, sans un esprit de discernement & de pénétration, un Supérieur n'est qu'un simulacre, dont le gouvernement est pitoyable. Il n'a qu'une seule maniere de diriger; & il faut presque autant de différentes directions, qu'on a de personnes à conduire. Celui-ci recule dans la voie du salut, si l'on s'avise de le réprimander; & celui-là y avance à pas de géant, si on ne lui passe rien.

L'Ordre des Chartreux mérite toute la vénération possible, comme n'ayant eu besoin, depuis

sept siècles qu'il subsiste, ni de changement, ni de réforme; mais je vous avouerai bonnement qu'il m'a toujours paru que les Prieurs avoient l'air trop sombre, trop sévère, & qu'en allant seuls au Chapitre, ils étoient juges & parties.

Par la raison qu'ils reçoivent souvent des visites, qu'ils ont la liberté d'écrire & de sortir, ils ne doivent pas molester un pauvre Religieux qui aura dit un mot à la dérobée.

On devient l'Inquisiteur de sa maison, quand on veut tout punir & ne rien dissimuler. Il y a dans les Communautés, ainsi que dans les familles, de petites altercations qui ne subsistent que parce qu'un Supérieur ne sçait pas les mépriser.

Visitez vos confreres de bonne

amitié, ne leur parlez point de ce qui s'est passé; & vous verrez qu'ils seront honteux d'avoir cabalé. Rien ne défarme la colère, comme la douceur. Vous leur apprendrez; en les embrassant avec cordialité, que vous savez vous vaincre; & ils en feront édifiés. Il n'y a rien de plus dangereux pour les gens en place, que de ne vouloir jamais convenir qu'ils se sont trompés.

Accoutumez-vous à étouffer dans votre propre maison les fautes de vos Religieux, sans en informer le Général. On irrite par cette conduite ceux dont on se rend le délateur, & l'on fait voir qu'on n'a pas le talent de gouverner.

Telle est ma manière de penser. Si je me trompe, vous me ferez plaisir de me le prouver, & si vos

raisons sont bonnes, je m'y rendrai : car je ne suis, ni prévenu en ma faveur, ni obstiné.

C'est mon cœur qui vous a parlé dans toute cette Epître, comme c'est lui qui vous assure de la sincérité des sentimens avec lesquels je suis, &c.

A Rome, ce 21 Juin 1754.

LETTRE XLIV.

Au même.

LA méridienne qu'on fait en Italie, mon très-cher & Révérend Pere, ne vous auroit pas tant alarmé, si vous vous étiez rappelé que, lorsqu'on est à Rome, il faut vivre à la maniere des Romains : *Cum Romano Romanus eris.* Est-ce

Est-ce donc un scandale, un malheur, qu'un pauvre Religieux, dans un pays, où l'on est accablé par une excessive chaleur, prenne une demi-heure de repos, pour reprendre ensuite ses exercices avec plus d'activité? Pensez que c'est le moment, où le silence est mieux gardé, vous qui mettez au nombre des péchés capitaux un seul mot prononcé, quand on ne doit pas parler. Voyez Jesus-Christ, quand il trouve ses Apôtres endormis : *Hélas*, leur dit-il avec la plus grande bonté, *vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi?*

Mais comment accordez-vous l'obéissance que vous exigez de la part de vos Religieux avec celle que vous refusez au souverain

Pontife ? Vous ne pouvez ignorer que toutes les Regles Claustrales n'ont de vigueur que parce qu'elles furent approuvées par des Papes ; & que , si celui qui regne maintenant avec tant de sagesse , veut dispenser vos Religieux de certaines pratiques , il en est absolument le maître. On ne contestera jamais au Législateur le droit de modifier la Loi : *il Legislatore è maestro della Legge.*

Cen'est point toucher à l'essence des vœux , que d'adoucir quelques austérités qui dépendent du temps , du lieu , de la circonstance. La lettre tue , & l'esprit vivifie ; mais il y a des Supérieurs qui sont toujours inquiets , dans la crainte qu'on n'omette une syllabe des Constitutions. De grace , tranquili-

lisez-vous , & pour le bien de vos Religieux , & pour votre propre fanté. Tant que vous me consulterez , c'est ainsi que je vous répondrai : il ne suffit pas d'alléguer la conscience , il faut l'éclairer. Je vous embrasse de tout mon cœur , étant , &c.

A Rome , ce 21 Septembre 1754.

LETTRE XLV.

*A un Religieux partant pour
l'Amérique.*

LES mers vont donc bientôt nous séparer ; mais tel est le sort de cette vie , que les uns sont jettés aux extrémités du monde ; & que les autres restent toujours au même lieu. Ce qu'il y a de sûr ,

c'est que mon cœur suit le vôtre ; & que par-tout où vous ferez , il s'y trouvera.

Si vous n'aviez pas fait une ample provision de piété , je craindrois extrêmement pour vous , dans un trajet où toutes les paroles qu'on proférera , ne seront pas des mots d'édification , & dans un pays où tous les exemples qu'on vous donnera , ne seront pas des modèles de vertu. L'Amérique est le Paradis terrestre , où l'on mange souvent le fruit défendu. Le serpent y prêche continuellement l'amour des richesses & des plaisirs , & la chaleur du climat y fait bouillonner les passions.

Nous sommes assez malheureux ici-bas , pour ne savoir pas nous contenir , quand nous n'aperce-

vons d'autre supérieur que Dieu , à moins qu'une foi vive ne soit le principe de nos actions ; & tel est le cas des Religieux qui vivent à l'Amérique : ne voyant plus personne qui leur en impose & qui leur commande , ils sont perdus , si l'Évangile ne regne dans leur cœur.

Je me persuade que vous demanderez souvent le don de force à Dieu , afin qu'il vous soutienne contre tous les dangers. Il y a du bien à faire parmi les Negres , quelque penchant qu'ils aient pour les vices grossiers , quand on fait gagner leur confiance , & leur imprimer une certaine crainte.

Pensez que Dieu fera aussi près de vous en Amérique , qu'en Europe ; que son œil voit tout ; que

sa justice jugera tout ; & que c'est pour lui seul qu'on doit agir. Faites-vous une vie laborieuse & réglée ; car si malheureusement l'oïveté vous gagne, bientôt tous les vices vous investiront , & vous ne pourrez plus vous en défendre.

Ne vous permettez jamais aucune parole qu'on puisse interpréter contre la Religion & contre les mœurs. Ceux même qui paroïtroient y applaudir , vous mépriseroient réellement , comme un serviteur infidele qui se moque du maître dont il mange le pain , & dont il porte la livrée.

Dieu vous préserve de thésauriser : un Prêtre qui aime l'argent , & sur-tout un Religieux qui a fait vœu de pauvreté , est pire que le mauvais riche même , & mérite d'être

encore plus rigoureusement traité.

Du reste , foyez sociable , & gagnez vos Paroïssiens par beaucoup d'honnêtetés ; qu'on s'aperçoive que c'est la vraie piété qui vous gouverne , & non l'humeur. Ne vous mêlez des affaires séculières , que pour accommoder des procès & pour rétablir la paix. Je prierai pour vous celui qui commande aux flots , qui calme les tempêtes , & qui n'abandonne point les siens , dans quelque pays qu'ils se trouvent. Ce qui me console , c'est qu'il n'y a point de distance pour les ames ; & que par les liens de la Religion & du cœur , nous sommes toujours voisins les uns des autres.

Adieu & adieu ; je vous embrasse tendrement.

 LETTRE XLVI.

Au Prélat CERATI.

Vous êtes trop heureux, mon cher Prélat, de partager votre temps entre Pise & Florence : dans l'une votre esprit y est à l'aise; & dans l'autre votre science y trouve de quoi s'y nourrir.

Quand je pense que la Toscane est vraiment la restauratrice des sciences & des arts, je la vénere singulièrement, & je sens palpiter mon cœur toutes les fois qu'on m'en parle. Elle étoit digne de cette gloire, comme étant avantaagée de la plus heureuse situation & du plus heureux climat. On y respire une suavité, qui semble

donner à l'ame un nouvel être; & l'on s'apperçoit à chaque pas que les beaux arts avoient raison de s'y plaire.

J'ai connu un vieillard qui avoit la raison la plus ornée & l'esprit le plus sensuel, & qui arrangeoit si bien son temps, que chaque année il passoit le printemps à Pise, l'été à Sienne, l'automne à Livourne & l'hiver à Florence. Il alloit alternativement dans ces quatre Villes, pomper l'esprit des habitans, y répandre le sien, & goûter les douceurs du plus agréable commerce. Nos conversations commencent à dégénérer: on n'y trouveroit pas maintenant cet intérêt que nos Peres y mettoient; & c'est à la trop aimable frivolité françoise, qui gagne tous les es-

prits, que nous sommes redevables de ce changement.

Chaque siècle a un génie qui le caractérise : le luxe qui corrompt nos mœurs, corrompt aussi nos discours & nos écrits : il n'y a presque plus d'âme dans nos entretiens, dans nos livres, dans nos tableaux. Ce n'est plus qu'une certaine élégance, aussi légère que l'esprit qui la produit ; & la Religion même se ressent malheureusement de ces maux. On croit pouvoir ôter du Christianisme ce qui déplaît, comme on retranche une garniture d'un habit : *come si leva un galone d'un vestito.*

Vous voyez ces choses : vous en gémissiez, & vous avez raison.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 2 Septembre 1754.

 LETTRE XLVII.

*A M. l'Abbé de CANILLAC ;
Auditeur de Rote.*

J'AI passé, Monseigneur, pour avoir l'honneur de vous remettre moi-même un tome de M. de Buffon. L'excellent livre ! l'excellent Ecrivain, s'il n'étoit point systématique ! il y a une énergie de style & de pensées qui transporte & qui étonne.

Me demander ce que j'opine sur les Libertés de l'Eglise Gallicane, c'est me mettre dans le cas de ne pouvoir parler. D'ailleurs qu'importe cette question, si les François comme les Romains sont Catholiques, malgré les fen-

timens qui les partagent sur cet article? Les Papes & les Rois des temps passés eurent des torts réciproques ; & Benoît XIV est heureusement le Pontife le plus propre à les faire oublier. Ce que vous daignez me recommander se fera au plutôt , avec un zele égal au respect avec lequel je suis , &c.

A Rome, ce 6 Juin 1754.



LETTRE XLVIII.

Au Marquis SCIPION MAFFEI.

M. LE MARQUIS,

Le jeune Religieux que vous me recommandez est tout glorieux d'une pareille prérogative , & je ne le suis pas moins de votre excellente Lettre : je la conserverai comme un talisman propre à me communiquer quelques étincelles de votre science & de votre génie. Je voudrois dire mille choses ; mais j'ai peur de vous comme d'un esprit , & je me trouve interdit. Je me rappelle l'immensité de vos connoissances , la valeur de vos productions ; & ce souvenir